

basses ; mais comme elles ouvraient sur la partie la plus large de la rue, celle qui avoisine le boulevard Saint-Michel, à deux pas de la place, le logement était très clair et très gai.

Elle paya un trimestre de loyer d'avance, et meubla modestement, des seuls meubles indispensables, sa chambre et la salle à manger.

—Quant à la chambre de Bertine, elle fit des folies. Rien ne serait trop beau pour l'abandonnée.

Bertine n'avait pas dû, non plus, être heureuse, et cela lui paraissait un palais que cette chambre avec son lit d'acajou, son armoire à dessus de marbre, sa glace et ses deux vases bleus sur la cheminée ; deux vases, parce que sûrement Bertine serait pareille à sa mère : elle devait aimer les fleurs. . .

Elle mit à la fenêtre des rideaux de cretonne à fleurs, également des rideaux de cretonne au lit.

Maintenant que tout était prêt, elle n'avait plus qu'à aller chercher Bertine. Son cœur bondissait à cette pensée. Tout compte fait, il lui restait huit cents francs, le loyer payé d'avance.

C'était plus que suffisant pour acheter quelques toilettes à la jeune fille qui, sans doute, arriverait bien pauvre.

Et avec le reste, confiante dans la bonté du docteur Harmand, elle attendrait patiemment qu'il lui procurât de l'ouvrage.

Alors un matin, elle se dirigea vers les bureaux de l'Assistance publique, avenue Victoria.

Elle était vêtue de noir. Un peu de rose apparaissait sur ses joues d'ordinaire si pâles. Ses yeux, ses doux yeux noirs, brillaient, limpides. L'espérance du bonheur prochain lui redonnait comme une seconde jeunesse, à la jolie Liette. Les cheveux tout blancs, prématurément blanchis pendant ces quinze années, ne la vieillissaient pas. Cela mettait une auréole autour de son beau front, une douceur plus accentuée.

Elle entra dans le bureau public.

Par hasard, elle était seule.

—Monsieur, dit-elle, c'est bien à vous qu'il faut que je m'adresse pour avoir des nouvelles d'une petite fille abandonnée il y a déjà bien longtemps ?

—C'est à moi, oui, madame. Vous êtes la mère ?

—Oui, monsieur.

—Renseignez-moi sur l'enfant.

Et il lui fit les questions que l'on connaît.

Elle répondit, donnant les dates et disant que si elle n'était pas venue, depuis le jour d'abandon, prendre des nouvelles de Bertine, c'est qu'elle avait été en traitement, à l'hospice de Vaucluse.

Et elle produisit son certificat de sortie.

—Le docteur Harmand est connu de nous, dit l'employé.

Consultant ses fiches :

—Il s'est informé de votre fille. Il vous l'a donc caché ?

—Il me l'a dit

—Votre enfant se porte bien. C'est tout ce que nous pouvons vous faire connaître.

—Oui, monsieur, je sais. . . Vous ne pouvez en dire d'avantage. Mais ce n'est pas tout ce que je veux, . .

—Et quoi donc ?

—Je veux ma fille, je veux que l'on me rende ma Bertine.

L'employé hocha la tête.

—En principe, madame, dit-il, l'Assistance publique ne refuse jamais de rendre un enfant à sa mère. C'est même ce qui constitue la grande supériorité de l'abandon actuel sur l'abandon d'autrefois par le tour. Jadis, les dépôts étant enveloppés de tout le mystère possible, devaient être considérés comme des abandons absolus, sans aucune espérance de retour à la mère. Aujourd'hui, la même prudence préside aux dépôts de la rue Denfert ; mais du moins, une porte est ouverte à l'avenir, et la mère qui, poussée par la misère et qui se trouve à l'aise plus tard, ou poussée par le vice et qui plus tard se repent, est toujours assurée de retrouver l'abandonnée. . .

—Eh bien monsieur ?

—Dans certaines conditions, madame. Nous allons faire une enquête sur vous, sur votre moralité, sur vos moyens d'existence.

—Eh ! que craignez-vous donc, monsieur ?

—De vous, rien, madame, j'en suis sûr. Mais que de mères trouvent commode d'abandonner leurs filles pour la réclamer quinze ans plus tard, je ne parle pas de vous. Je dis ce qui est des autres, de beaucoup, beaucoup d'autres.

—Faites donc votre enquête, monsieur. J'attendrai. Quant à mes moyens d'existence, je n'en ai pas encore.

—De quoi vivez-vous ?

—De quelques économies. . .

—Et lorsque ces économies seront dépensées ?

—Le docteur Harmand a promis qu'il s'occuperait de moi.

—S'il vous l'a promis, il tiendra parole.

—Au moins ne pourrais-je revoir ma fille ?

—Pas avant que nous sachions si elle doit vous être rendue.

—La revoir, monsieur, sans se nommer.

—Impossible.

—La revoir, même de loin, en restant cachée, sans qu'elle m'aperçoive, ce serait un si grand bonheur pour moi !

—Non, non, n'insistez pas. Les règlements s'y opposent et ils sont formels.

Elle baisse la tête.

—C'est bien, dit-elle, on aura du moins pitié de mes angoisses et cette enquête ne sera pas trop longue ?

—Non, madame.

Elle écrivit au docteur Harmand le résultat de sa première entrevue.

Il lui répondit presque aussitôt qu'il venait de lui trouver une place de lectrice auprès d'une vieille dame de ses amies, la comtesse du Mesneuil, mais que, selon le désir de cette dame, elle n'entrerait en fonctions que lorsque sa fille lui aurait été rendue. Le docteur avait parlé également de Bertine à la comtesse du Mesneuil, laquelle promettait de s'occuper de la fille comme de la mère.

Liette était donc tranquille.

L'avenir ne lui apparaissait plus aussi sombre.

Un souvenir, pourtant, hantait son esprit, celui de Richard, celui de l'homme qu'elle avait tant aimé et par qui elle avait tant souffert.

Qu'était-il devenu ? Était-il en France ? Avait-il satisfait ses ambitions ? Et s'il avait conquis la fortune si désirée par lui autrefois, en était-il plus heureux ?

Avait-il perdu tout souvenir de la gentille Liette qui avait été sa femme ?

Ou bien était-il mort ? Et ses dernières heures n'avaient-elles pas été attristées par les remords ?

Qui le lui dirait !

En elle, que restait-il pour cet homme ?

Ah ! jadis, elle avait eu de la haine, lorsqu'elle s'était vue au milieu de tant de misères ! De la haine contre lui d'où émanaient tant de maux, d'où venaient tant de larmes.

Maintenant, elle n'avait plus pour Richard qu'une profonde pitié. Richard n'était pas mauvais. Elle en était sûre. Alors il devait se repentir. Et quels remords, s'il apprenait que quelques mois après son triste abandon, lui était née une fille ! Une fille qui ne connaissait pas son père, et qui, si jamais le nom de son père lui était révélé, serait obligée de le maudire ! Quel châtement !

Elle se promettait bien aussi de chercher Richard, de tout lui dire, de le ramener à elle s'il était malheureux, mais de s'écarter de lui, de le laisser à son luxe, s'il était riche.

Liette guettait le courrier tous les matins, espérant qu'elle trouverait bientôt une lettre de l'Assistance publique.

Mais rien, toujours rien.

Et chaque soir, en se couchant, soupirant bien fort, elle se disait :

—Ce sera pour demain.

Le lendemain, comme la veille, aucune lettre ne la convoquait. Quinze jours se passèrent ainsi, puis trois semaines, puis un mois. Elle n'y tint plus.

Elle courut avenue Victoria, s'informa de bureau en bureau.

On lui fit la même réponse :

—Patiencez ! On ne vous oublie pas ! On s'occupe de vous.

—Bientôt, n'est-ce pas, monsieur, ce sera bientôt !

—Oui, oui, ma bonne dame, bientôt !

Et elle repartit, rassurée.

Pourtant des semaines s'ajoutèrent encore aux semaines. Elle finit par écrire à Philippe Harmand.

Cinq jours après le docteur lui écrivait qu'il était passé à l'Assistance publique.

Et le lendemain même elle reçut une lettre de convocation.

Il y avait deux mois et dix-sept jours que l'enquête était commencée.

Ah ! comme elle courut avenue Victoria ! Et dans quel élan de son cœur ! Comme celui-ci battait fort ! Comme elle tremblait !

Sa fille, sa chère fille, allait lui être rendue !

Elle entre.

L'enquête lui avait été favorable.

Dans tout ce qu'on lui dit, elle retrouve, du reste, l'intervention généreuse et dévouée du docteur Harmand.

—Alors ma fille va revenir à moi ?

—Oui, madame.

—Bientôt.

—Aussitôt que vous aurez remboursé à l'administration les dépenses qu'elle a faites pour votre enfant. . .

—Des dépenses ! Des dépenses, dit-elle, saisie. . .

—Oui, mais seulement pendant les douze premières années. . .

—Et cela fait une grosse somme, monsieur ?

—Non.

—Ah !

Elle respire. Il lui reste quelques centaines de francs, heureusement.

Elle demande :

—Combien, monsieur ? Je pourrais peut-être payer tout de suite.